

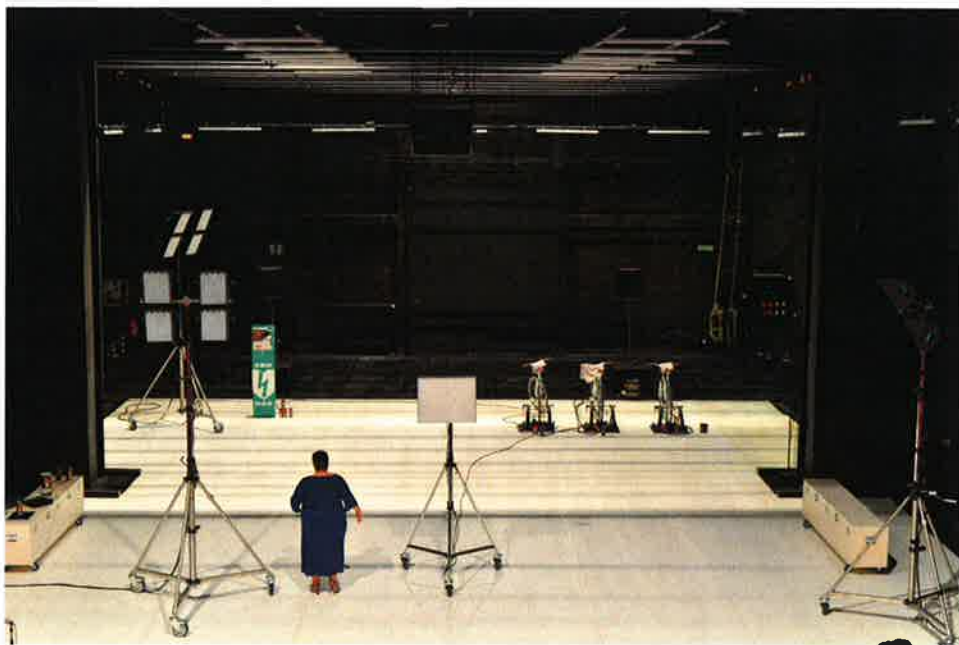
Dossier de présentation
Saison 2014 - 2015

CARTEL

DANSE

COMPAGNIE LA COMA

Conception, scénographie et direction : *Michel Schweizer*
Avec : *Romain di Fazio, Jean Guizerix, Mael Iger, Dalila Khatir et Michel Schweizer*



Vendredi 13 mars 2015 – 20h30 (en remplacement du Jeudi 22 janvier)

Durée 1h15

A.D.A.C. Place de l'Europe
CS 80181
73276 Albertville Cedex
Administration 04 79 10 44 88
Billetterie 04 79 10 44 80
Fax 04 79 10 44 89
www.dometheatre.com
administration@dometheatre.com

LE DÔME
 **Théâtre**
ALBERTVILLE
scène conventionnée

LE DÔME Théâtre est subventionné par Co.RAL (Communauté de Communes de la Région d'Albertville), le Conseil Général de la Savoie, la Région Rhône-Alpes, la DRAC Rhône-Alpes - Scène Conventionnée pour la Danse.

Siret 38336049200029 - APE 9499Z - Code TVA : FR18383360492

PRÉSENTATION

UNE DEFINITION



Le *Cartel* est une forme élaborée d'entente entre plusieurs partis, groupes d'intérêts par laquelle les « adhérents » constituent un organisme engagé dans une activité de production suivant des objectifs clairement définis. L'entente est le résultat des dispositions particulières de chacun à collaborer à une démarche collective de production.

La mise en commun d'efforts et de compétences au service d'une expérience spectaculaire privilégiant le capital humain comme valeur dominante caractérise ici le *Cartel*. Il englobe donc la spécificité et le caractère interdépendant de chaque élément comme le paradigme d'une vaste entreprise d'humanisation.

La production *Cartel* s'inscrira dans une économie du vivant représentative d'un segment particulier du marché culturel actuel...

NOTE D'INTENTION

Avec le projet de création *Cartel* j'ai choisi de tenter une collaboration particulière avec d'anciens danseurs étoiles. Comme pour mes précédentes pièces, tout ce qui sera constitutif de ce projet résultera de ma nécessité à générer une organisation du *vivant* inattendue, mais aisément reconnaissable quand on pourra y déceler certains traits communs en matière de destinée humaine. Comment ces professionnels confirmés, à la vie saturée par l'excellence d'un savoir faire et ses croyances associées, sauront retrouver une marge de liberté dans une sorte *d'élan testamentaire* ?

Il s'agira donc d'engager un travail de dépossession avec des danseurs arrivés au seuil d'une transition/reconversion dans leur histoire professionnelle et personnelle. Une sorte de *dynamique de décroissance*, qui cherche à mettre au jour ce qui constitue et a constitué la verticalité intime, professionnelle et sociale de chaque danseur.

Il s'agira aussi d'interroger en creux une discipline historiquement référencée et protégée qui continue d'entretenir avec le présent une bien étrange relation... Quand cet art de la danse qui sublime le corps dans une virtuosité normée, continue de laisser ses empreintes dans l'histoire de *l'art vivant*.

Si, dans la collectivité humaine, mon intérêt continue de se diriger intuitivement vers des hommes, je m'intéresse plus particulièrement à ceux qui choisissent de mener des expériences en « amateurs », ceux qui aiment, cultivent et entretiennent au quotidien leur passion pour une pratique particulière et qui, dans le même temps, ont dû apprendre à adopter une *posture d'évitement*. En choisissant de s'investir professionnellement dans une activité telle que la danse classique, les interprètes de *Cartel* se sont assurés la promesse d'une ascèse quotidienne : celle de les entretenir dans une distance permanente avec l'ordre du monde.

Ainsi, *Cartel* parlera surtout des hommes, d'une communauté emblématique d'hommes, dont l'art de la danse leur a imposé très tôt de s'extraire du monde, d'en esquiver sa complexe fréquentation. Et d'accepter un jour, que l'âge les contraigne à rejoindre les conditions héroïques de l'homme ordinaire...



PARCOURS

MICHEL SCHWEIZER

Michel Schweizer n'est pas diplômé en biologie moléculaire. Ne cherche pas à «susurrer la danse à l'oreille». Ne l'a jamais étudiée à Berlin, Paris ou New York. Ne l'a pas pour autant découverte à l'âge de quatre ans. N'a toujours pas engagé de plan d'épargne logement. Ne refuse pas la rencontre. N'a pas eu la chance d'apprécier l'évidence de « la première fois ». Ne saurait envisager son activité sans une profonde méfiance. Ne pourrait trouver d'autre mot pour définir ce qu'elle lui occasionne : du luxe. N'a toujours pas eu l'occasion de sourire de son prochain investissement : un costume Hugo Boss. Ni celle de réagir à sa paradoxale acclimatation au dehors. N'a toujours pas relu tout Deleuze. N'a pas la prétention de dire qu'il se trouve prétentieux. Ne travaille pas à «faire vibrer son sacrum». Ne suppose pas la production sans ce(ux) qui la génère(nt) et l'autorise(nt). N'a pas lu *La vie sexuelle de Catherine M.* Ne feuillette que très rarement les Echos ou la Tribune pour les pages publicitaires ou offres d'emploi. Regrette de ne pas avoir pu faire des études d'architecture, d'éthologie, de sciences du langage ou de design. Profite de l'enchantement que lui procure son appartenance à la "classe créative" de ce pays.

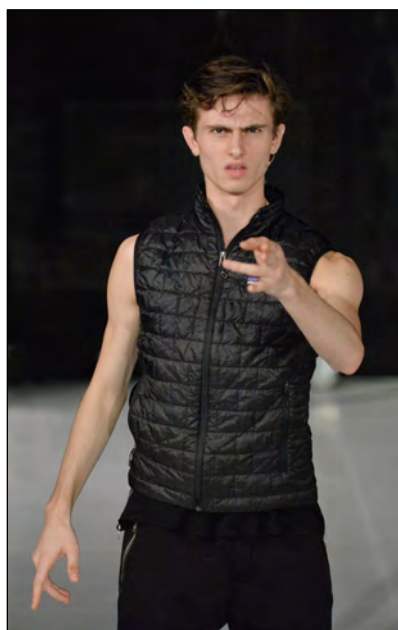
A abandonné tout hédonisme et égocentrisme ludique et accepté l'exubérance déclinante de ses capacités cérébrales. Absorbe chaque matin 4 grammes de Selenium ACE Progress 50 parce que l'âge n'est pas une fatalité. Evite de penser que 7000 litres de sang circulent quotidiennement dans son cœur. Epreuve un certain appétit à expérimenter les "choses" dont il se sent incapable.

Depuis plus de quinze ans, il convoque et organise des communautés provisoires. S'applique à en mesurer les degrés d'épuisement. Ordonne une partition au plus près du réel. Se joue des limites et des enjeux relationnels qu'entretient l'art, le politique et l'économie. Porte un regard caustique sur la marchandisation de l'individu et du langage. Se pose en organisateur. S'entoure de prestataires « tendance », « confirmés » ou « déficitaires ». Provoque la rencontre. Nous invite à partager une expérience dont le bénéfice dépendrait de notre seule capacité à accueillir l'autre, à lui accorder une place. Cela présupposant ceci : être capable de cultiver la perte plutôt que l'avoir.

ÉCHOS DE LA PRESSE

TELERAMA 

Contact et confidences entre deux arts d'excellence : la danse classique et le chant lyrique. Joli happening !



On entre toujours par effraction dans les spectacles de Michel Schweizer, avec le sentiment confus d'arriver trop tôt. Gêne mal placée... Chez lui, l'art est un processus en cours. Dans *Cartel*, par exemple, la lumière est réglée à vue, et même produite en direct par des cyclistes sur générateurs à pédales ! Et les costumes sont ceux de la vraie vie puisque les interprètes viennent pour ce qu'ils sont. Depuis une bonne dizaine d'années déjà, Schweizer les qualifie de « *prestataires de service* », quand lui-même s'autodéfinit comme simple « *organisateur d'événements* », non plus comme chorégraphe.

Après avoir convoqué sur scène boxeur, maître-chien, psychanalyste ou ados bouillants, Michel Schweizer invite maintenant deux danseurs classiques et la chanteuse lyrique Dalila Khatir à confronter leurs expériences et leur vie. Jean Guizerix, nommé danseur étoile de l'Opéra de Paris en 1972, devait être accompagné de Cyril Atanassoff, couronné, lui, en 1964. Mais ce dernier s'étant déchiré le tendon d'Achille pendant les répétitions, Guizerix assume désormais seul le rôle de témoin historique du style classique et de la vie à l'Opéra dans les années 1970. Sous l'oeil admiratif d'un jeune impétrant, Romain di Fazio, qui offre une pétillante démonstration de la routine quotidienne à la barre.

Curieux et sensible spectacle que ce happening parfois un peu bavard, où l'on rend compte de codes artistiques accomplis et d'engagements hors normes ! On se souviendra longtemps de la silhouette en costume noir de Guizerix. Port de prince et corps fragile. Si ses pieds ne sautent plus, la danse reste ancrée dans ses mains. Pour preuve, cette belle phrase chorégraphique tirée du rôle du chef sarrasin que Nouréïev lui confia en 1983 pour sa création de *Raymonda* à l'Opéra. Guizerix révèle ensuite son plus grand choc : sa rencontre en 1973 avec le chorégraphe américain Merce Cunningham et la découverte de la « liberté ». Il avoue n'avoir plus jamais dansé de la même manière ensuite. Et nous, après avoir partagé de façon presque intime ces confidences, ne verrons plus de ballet de la même façon. — *Emmanuelle Bouchez*

LES INROCKS

Jean Guizerix, messenger des étoiles

Avec "Cartel" présenté au Festival Novart, Michel Schweizer interroge la mémoire d'un corps, celui de l'ancien danseur étoile Jean Guizerix. Un hommage à la danse et à la transmission.

"L'immobilité, c'est encore de la danse." Jean Guizerix, élégance intemporelle, fait entendre cette sentence de Merce Cunningham. Sur le plateau à découvert du Cuvier d'Artigues où *Cartel* est donné sous l'égide de Novart, cet ancien danseur étoile du Ballet de l'Opéra de Paris plonge dans ses souvenirs. Une séance de travail avec Noureev, un studio à Manhattan où il rencontre le maître Cunningham. Et l'impression que ces expériences vont le nourrir à tout jamais, faire de lui ce qu'il est : un corps mémoire de la danse.

Guizerix explique l'importance des mains pour comprendre le mouvement. A ses côtés, un jeune soliste, Romain di Fazio, écoute ou copie dans un effet miroir. Jean Guizerix a tout connu ; la gloire dorée sur tranche à l'Opéra, les créations contemporaines et la recherche. Son compagnon de route rêve peut-être de la même carrière : dans un final éblouissant, di Fazio enchaîne les sauts et les tours sur une musique techno, parle de ces concours sans issue, des observateurs qui ne lui disent jamais tout à fait non. Mais pas vraiment oui. On voit bien ce qui a pu fasciner un créateur comme Schweizer, adepte du documentaire-fiction mis en scène. Après des culturistes, des maîtres-chiens ou des adolescents – le très beau *Fauves* –, il braque son regard sur les virtuoses de la danse classique. "Comment ces professionnels confirmés à la vie saturée par l'excellence d'un savoir-faire et ses croyances associés, sauront retrouver une marge de liberté dans une sorte d'élan testamentaire ?", questionne Schweizer. Et d'inviter, non pas une gloire du passé, mais un homme libre.

Cartel devait également bénéficier de la présence de Cyril Atanassoff, star du ballet dans les années 70. Blessé la veille des représentations, il a dû renoncer. Michel Schweizer intègre cet accident de parcours non sans ironie en brandissant une radio du pied de l'interprète – résultat, tendon d'Achille foutu, 2 mois d'indisponibilité. Atanassoff a été un Faune qu'on imagine superbe autrefois : Romain di Fazio raconte la leçon que l'étoile lui a donnée. Car il est beaucoup question de transmission dans *Cartel*.

Lors d'un passage d'une infinie tendresse, c'est la chanteuse Dalila Khatir qui pose son visage sur le torse de Guizerix pour faire résonner la voix, transpercer le danseur. Rite de passage s'il en est. On imagine que Michel Schweizer a vu Véronique Doisneau ou plus sûrement Cédric Andrieux, les solos conçus par Jérôme Bel. Il a choisi une autre voie, moins détachée.

On pourra reprocher à *Cartel* d'être bavard, de l'introduction "écolo compatible" (avec des cyclistes qui, en pédalant, éclairent en partie le spectacle) aux allées et venues d'une comédienne, Mael Iger. Mais on oublie vite ces effets de style. *Cartel* est un hommage à la danse d'une rare puissance. Et Jean Guizerix, notre idole pour toujours.



par Philippe Noisette

Si seulement vieillesse pouvait...

Danse. Le chorégraphe Michel Schweizer associe deux grands danseurs classiques à une étoile en devenir

SÉVERINE GARNIER

«**R**emerciements à Élisabeth Boillot, ostéopathe.» Ces mots inscrits à la dernière ligne de la distribution de «Cartel», imaginé par le chorégraphe Michel Schweizer et sa compagnie La Coma, résument par l'ironie le thème de ce nouveau spectacle : la souffrance, l'ascétisme, la discipline, thèmes communs aux danseurs. Schweizer aime décortiquer l'aspect sociologique de la danse et provoquer des associations étonnantes, à l'image de celle entre une culturiste et un chanteur lyrique, dans «Ô Queens» (2008).

«Cartel», donné dans le cadre du festival bordelais Novart, réunit trois danseurs classiques : Romain di Fazio, 21 ans, formé à l'école du Royal Ballet de Londres, face à Jean Guizerix, 68 ans, danseur étoile de l'Opéra de Paris entre 1972 et 1990, et Cyrille Atanassoff, 72 ans, également étoile à Paris entre 1964 et 1986. Ces deux grands artistes sont

les héros d'une grande histoire des grands entrechats. Et aujourd'hui des produits hors d'usage dans le marché de la danse ? interroge Michel Schweizer.

«Travailler avec eux représente un grand écart pour moi, explique le chorégraphe. J'ignorais tout de la danse classique. L'étoile passe une grande partie de sa vie enfermée dans une salle de répétition jusqu'à atteindre la perfection. Elle doit faire le deuil précoce de la reconnaissance et de ses capacités physiques. Il s'agit de faire un travail sur la question du temps qui passe.» Bercé par la voix de la chanteuse Dalila Khatir, le spectacle sera éclairé grâce aux muscles de cyclistes intégrés à la scénographie : en cas de faiblesse, la lumière baisse, il faut accepter les aléas du corps humain.

Si de nos jours le mot cartel évoque quelque gang sud-américain, il faut l'entendre ici, selon Michel Schweizer, sous sa forme d'entente entre plusieurs parties. Les collaborateurs de ce spectacle font acte fraternel entre deux «vieux de la vieille» encore curieux et un jeune artiste qui n'a plus tout à apprendre. «Jean Guizerix et Cyrille Atanassoff m'avaient répondu ne plus souhaiter danser, se souvient le directeur de La Coma. Tout avait été dit et fait pour eux. Ils ont accepté car ils se connaissent



29-30
nov.

bien, ils ont vécu la proximité dans une institution très particulière, l'Opéra de Paris, avec ses gloires et ses crises. Convoqués par quelqu'un étranger à ce milieu, ils se montraient à la fois intrigués et inquiets.» Au jeu de la confrontation et de la transmission,

Romain di Fazio est sans nul doute le plus téméraire, le plus ouvert à l'aventure.

Artigues-près-Bordeaux (33). Vendredi 29 et samedi 30 novembre, 20 h 30, au Cuvier. De 6 à 16 €. 05 56 79 39 56. Reprise au TNBA en février 2014.

Romain di Fazio, Jean Guizerix et Cyrille Atanassoff dans une réflexion sur la contrainte faite aux icônes de l'excellence d'un jour rejoindre les conditions héroïques de l'homme ordinaire.

PHOTO FRÉDÉRIC DESMESURE